

David JOURNAULT

Séminaire St Jean – Nantes

2<sup>ème</sup> année

Juin 2003

***SURHOMME ou PERSONNE,***  
*regard sur la conception de l'homme de*  
*Friedrich Nietzsche*  
*et d'Emmanuel Mounier*

*« ...l'individu souverain, l'individu qui n'est semblable qu'à lui-même, l'individu affranchi de la moralité des mœurs [...], celui qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de ce qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, enfin le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme. »*

Friedrich NIETZSCHE  
*Généalogie de la morale*

*« Une personne est un être spirituel constitué comme tel par une manière de subsistance et d'indépendance dans son être ; elle entretient cette subsistance par son adhésion à une hiérarchie de valeurs librement adoptées, assimilées et vécues par un engagement responsable et une constante conversion ; elle unifie ainsi toute son activité dans la liberté et développe par surcroît, à coup d'actes créateurs, la singularité de sa vocation. »*

Emmanuel MOUNIER  
*Manifeste au service du personnalisme, p. 63*

## *Sommaire*

<b><i>Sommaire</i></b>	<b>3</b>
<b><i>Introduction La recherche de la grandeur de l'homme</i></b>	<b>4</b>
<b><i>Première partie Qu'est-ce que l'homme ?</i></b>	<b>5</b>
I.1. Nietzsche : la mort de Dieu et la naissance de l'homme	5
I.1.1. « Dieu est mort »	5
I.1.2. Le surhomme et la volonté de puissance	6
I.1.3. Permanence de la volonté de croyance	7
I.2. Mounier et la personne	7
I.2.1. Rapide histoire de la personne	8
I.2.2. L'existence incorporée	8
I.2.3. La conversion intime et la vocation	9
<b><i>Deuxième partie L'homme et sa relation aux autres</i></b>	<b>11</b>
II.1. Le surhomme : une construction autonome	11
II.1.1. Esclave ou maître ?	11
II.1.2. Le renversement de l'amour du prochain et de la morale	12
II.1.3. Quelle relation à autrui ?	13
II.2. Une construction sur la relation à l'autre	14
II.2.1. Le souci de soi	14
II.2.2. Le souci d'autrui	15
II.2.3. Le souci de l'institution	16
II.2.4. L'engagement	16
<b><i>Synthèse et perspectives Nietzsche disqualifié ?</i></b>	<b>19</b>
<b><i>Bibliographie</i></b>	<b>20</b>
<b><i>Index</i></b>	<b>21</b>

## *Introduction*

# *La recherche de la grandeur de l'homme*

Au premier regard, le titre de ce devoir peut sembler d'une rare incongruité ! Il est vrai que rapprocher Friedrich Nietzsche et Emmanuel Mounier n'est pas une opération qui vient naturellement à l'esprit. Ces deux philosophes ont vécu à une période proche, mais Nietzsche est mort cinq ans avant la naissance de Mounier. Ils n'appartiennent pas au même courant de pensée, loin de là, même si on peut trouver en Max Scheler (1873-1928) un penseur qui a pu faire le lien entre la pensée de Nietzsche et le personnalisme. De plus, il ne peut être question de comparer ces deux philosophes du point de vue du retentissement : le courant personnaliste, dont Mounier est un représentant, n'a pas la même place dans l'histoire de la pensée, parce que sans doute pas la même puissance, que la pensée nietzschéenne.

Là où on peut trouver un point de contact entre ces deux pensées, c'est sur leur volonté de défendre la grandeur de l'homme. Que ce soit Nietzsche ou Mounier, aucun n'a entrepris de construire un système de pensée philosophique. Ils ont tous les deux souhaité renouveler la société dans laquelle ils vivaient : Nietzsche, en fondant son raisonnement sur la mort de Dieu et la nécessité de faire advenir un homme nouveau, auto-créditeur de ses valeurs, Mounier, en fondant le mouvement "*Esprit*" dans le but de procéder à une révision radicale des valeurs et des principes du monde occidental de son époque. Comme on peut le voir, cette volonté de renouvellement prend sa source dans une conception de l'homme qui tranche avec la pensée ambiante de leur époque. Mais quelle est cette conception ?

Dans le présent travail nous aborderons ces deux conceptions de l'homme que se sont fait Nietzsche et Mounier, et plus précisément la façon qu'ils ont eu de concevoir le modèle le plus abouti de l'être humain. Pour cela, nous essaierons dans un premier temps d'exposer les grandes lignes de la pensée de ces deux auteurs concernant l'homme en tant que tel, dans son individualité. Ensuite, nous regarderons comment ils ont pensé l'homme dans sa relation aux autres.

## *Première partie*

# *Qu'est-ce que l'homme ?*

Cette question fondamentale qui occupe la pensée de tout philosophe a aussi été celle de Nietzsche et de Mounier. Leur réflexion porte à la fois sur une critique de l'humanité telle qu'elle se présente à leurs yeux et sur une mise en avant d'un type d'homme, de l'homme véritablement homme. Nietzsche forge le concept du "SURHOMME" comme modèle de l'homme pleinement homme, purement créateur, débarrassé de tous les idéaux anciens. Mounier, à la suite de la tradition personnaliste, met en avant l'homme comme "PERSONNE", ouverte à la transcendance et à la relation, réponse à une vocation.

## I.1. Nietzsche : la mort de Dieu et la naissance de l'homme

### I.1.1. « DIEU EST MORT »

L'athéisme de Nietzsche n'est pas l'aboutissement d'un raisonnement construit. Il s'agit d'un dégoût profond pour le christianisme et le Dieu des chrétiens, quelque chose proche de l'instinctif : il ne peut accepter ce Dieu et comme il l'écrit dans *L'Antéchrist* : « Nous nions Dieu en tant que dieu. Si l'on nous prouvait ce Dieu des chrétiens, nous saurions encore moins y croire. »<sup>1</sup> Cet athéisme viscéral est en fait le point à partir duquel il va développer son raisonnement et sa remise en cause de la métaphysique. Cette ère de la métaphysique européenne, inaugurée selon lui par Platon, Nietzsche vient y mettre un terme en proclamant la mort de Dieu.

Cette mort de Dieu, c'est la mort des idées et des valeurs sur lesquelles vécut toute une civilisation, c'est le véritable commencement du règne du nihilisme. Le nihilisme n'est pas nouveau, il est même la loi intime de toute l'histoire. Mais cet événement n'est pas pour Nietzsche bon ou mauvais : il ne s'agit pas d'une délivrance, mais d'une constatation d'un fait. D'ailleurs, l'Insensé qui l'annonce dans *Le Gai Savoir* n'annonce pas un heureux événement : il se rend compte que son auditoire ne prend pas la mesure de l'événement, et il termine son intervention en allant dans les églises chanter son *Requiem æternam Deo*<sup>2</sup>.

Car le problème pour Nietzsche est bien là : les hommes ne prennent pas la mesure de l'événement. La plupart des athées, ceux qui écoutent l'Insensé en ricanant, ne font qu'un bout du chemin et s'arrêtent au-dessus de l'abîme sans réaliser ce qui se trouve sous leurs pieds. Ils n'en restent qu'à la phase nihiliste, sans comprendre qu'après avoir détruit ils ne peuvent faire l'économie de devenir des créateurs. C'est ce que Nietzsche explique dans *Ainsi parlait Zarathoustra* par l'histoire des trois métamorphoses<sup>3</sup>. Après avoir été chameau, esprit soumis à

<sup>1</sup> NIETZSCHE Friedrich, *L'Antéchrist* (1888), Gallimard, 1982, § 47

<sup>2</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Le Gai Savoir* (1881), Gallimard, 1982, § 125

<sup>3</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), Gallimard, 1971

la religion, la morale, l'État, et qui prend sur lui tout cela, les athées sont devenus lion. Ils ont secoué leur joug et remplacé le "tu dois" par le "je veux". Malheureusement, ils n'ont pas franchi la dernière étape, celle qui les aurait métamorphosés de lion en enfant, en pure volonté créatrice, en pur oui.

Une fois que l'homme s'est libéré en se débarrassant de Dieu, à lui de se construire. Face à la pensée chrétienne, Nietzsche s'est attelé à la tâche de construire un idéal alternatif. Il ne s'agit plus maintenant de suivre un chemin balisé, mais d'avancer en créant soi-même son propre chemin. Ce cheminement vaut jusqu'à la détermination du bien et du mal. Ce nouvel idéal de l'homme selon Nietzsche est un homme absolument créateur, rejetant toute pré-détermination et toute finalité venant de l'extérieur de lui-même.

### I.1.2. LE SURHOMME ET LA VOLONTÉ DE PUISSANCE

Mais quel est cet homme, ce nouvel homme, l'homme pleinement lui-même que Nietzsche appelle de ses vœux ? Ce type de l'homme pleinement réalisé, Nietzsche l'appelle le "SURHOMME"<sup>4</sup>. Ce concept désigne le but à atteindre pour tout homme libéré de l'emprise du Dieu des chrétiens. Le surhomme est celui qui est parvenu à se construire lui-même, ayant son propre centre de gravité en lui-même, en forgeant lui-même ses propres valeurs et ses propres buts. Le surhomme est un homme non idolâtre, débarrassé des idéaux anciens (Vérité, Bien, Beau, Juste,...) qui asservissaient sa conscience. Il est l'homme du renversement, de la transvaluation de toutes les valeurs. Et cet homme n'est qu'un corps : « *Je suis corps tout entier et rien d'autre ; l'âme n'est qu'un mot désignant une parcelle du corps.* »<sup>5</sup>

Alors que devenir un surhomme est le but à atteindre pour chacun, la volonté de puissance est le moyen d'atteindre ce but. La volonté de puissance est cette volonté qui doit se vouloir elle-même, indépendamment de toute référence à quoi que ce soit, dans le but de construire le surhomme. Elle se fixe à elle-même ses buts et ses moyens, sans qu'aucune notion de morale venue de l'extérieur ne rentre en ligne de compte. À chacun de développer sa volonté de puissance, ses règles de vie, pour devenir un surhomme. Cette volonté de puissance n'est pas une volonté de domination des autres, mais un développement de la volonté individuelle, qui implique une culture, une profonde connaissance et une maîtrise de soi.

Ainsi l'homme nouveau que Nietzsche appelle de ses vœux n'a-t-il plus à tenir compte de quelques références anciennes que ce soit. Il trouve en lui-même la source de ses actes, dans un éternel retour qui invite à un continuuel dépassement de soi. Comme l'écrit Antoine Grandjean dans son article sur Nietzsche : « *Nietzsche se moque du culte des héros [...]. Le surhumain n'est ni une nouvelle espèce ni une essence idéale mais un type, c'est-à-dire une configuration de pulsions, une hiérarchie des instincts relativement stable qui, loin d'être un donné naturel, est un résultat, le résultat d'un vouloir.* »<sup>6</sup> Mais cet homme nouveau, Nietzsche sait bien qu'il ne suffit pas

<sup>4</sup> en allemand *Übermensch*, terme créé par Goethe et repris par Nietzsche

<sup>5</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), Gallimard, 1971, p. 51

<sup>6</sup> GRANDJEAN Antoine, *Faut-il aimer son prochain ?*, in *Le Nouvel Observateur* hors-série n°48 (sept.-oct. 2002), p. 89

d'annoncer la mort de Dieu pour le voir advenir. En effet, la volonté de croyance reste profondément ancrée dans l'humanité.

### I.1.3. PERMANENCE DE LA VOLONTÉ DE CROYANCE

Nietzsche, ne serait-ce que par son expérience personnelle, sait que la disparition de la foi en Dieu ou des institutions religieuses n'éteint pas l'instinct religieux. Ceux qu'il appelle les faibles sont incapables d'atteindre cet idéal du surhomme et ne peuvent s'empêcher de s'adosser à des certitudes qui les stabilisent. Leur volonté de puissance défaillante trouve un substitut dans ce que Nietzsche appelle le fanatisme. C'est dans cette « *anémie de la volonté* » qu'il voit le point de départ, la cause de la naissance du bouddhisme et du christianisme<sup>7</sup>. C'est encore et toujours cette faiblesse qui fait obstacle à l'avènement d'une société de surhommes. Et comme l'écrit Paul Valadier : « *Non sans ironie, Nietzsche déclare voir dans l'athéisme assuré de lui-même, et incapable de critique ou de distance par rapport à soi, le dernier mot de cette volonté de croyance, ou son bastion le plus inexpugnable.* »<sup>8</sup>

Pour Nietzsche, c'est bien la mort de Dieu qui est le point de départ de l'avènement de l'homme véritable. Ce n'est qu'en se détachant de la croyance que l'homme peut parfaitement devenir lui-même, en se forgeant à lui-même ses valeurs. Mais dans le même temps, Nietzsche reconnaît que cet idéal n'est pas accessible pour de nombreux individus, faibles selon lui, qui ne peuvent se passer de croyance. Si on suit ce raisonnement, n'est-ce pas leur dénier la qualité d'homme ? N'est-ce pas introduire une distinction entre les surhommes, c'est-à-dire les seuls vrais hommes, et les autres ? On comprend comment, dans cette perspective, et même si Nietzsche a toujours condamné le fascisme, sa pensée a pu être tordue pour venir en soutien au Nazisme et à son idéologie raciste.

## I.2. Mounier et la personne

Emmanuel Mounier ne prend pas la même perspective que Nietzsche pour regarder l'homme. Se situant dans la suite de l'existentialisme, il prend l'existence humaine, et la subjectivité, comme centre de sa réflexion. Il reprend en l'approfondissant et en le faisant sien le concept de personne, forgé dans la période moderne par Charles Renouvier. Il le reconnaît

---

<sup>7</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Le Gai Savoir* (1882), Gallimard, 1982, § 347

<sup>8</sup> VALADIER Paul, *Dieu est-il mort ?*, in *Le Nouvel Observateur* hors-série n°48 (sept.-oct. 2002), p.34

d'ailleurs lui-même dans l'introduction du "Que sais-je ?" qu'il a consacré au personnalisme : « ...ce qu'on appelle aujourd'hui personnalisme n'est rien moins qu'une nouveauté. L'univers de la personne, c'est l'univers de l'homme. »<sup>9</sup>

### I.2.1. RAPIDE HISTOIRE DE LA PERSONNE

Pour Mounier et le personnalisme, l'expression ultime qui permet de parler de l'homme, c'est donc la "PERSONNE". Cette catégorie mentale n'est pas apparue *ex nihilo* mais fait partie de l'histoire de la pensée depuis ses commencements. Depuis *προσωπον* et *persona* qui dans l'Antiquité classique désignaient le masque de théâtre, un glissement s'est opéré jusqu'à l'acception du personnalisme.

C'est sans doute la réflexion chrétienne sur la Trinité – une nature divine et trois hypostases –, sur l'Incarnation – deux natures assumées par une seule personne –, sur la destinée responsable et l'immortalité personnelle de chaque homme qui est pour beaucoup dans l'enrichissement de la notion.

À la Renaissance, la découverte de la subjectivité constitue une nouvelle avancée. De nombreux penseurs et courants philosophiques vont poser des jalons qui permettront à la pensée moderne de la personne de s'élaborer. On peut citer par exemple le moi chez Pascal, le *cogito* de Descartes, le moi de Rousseau... on pourrait aussi inclure dans cette généalogie les penseurs du sujet comme Maine de Biran ou Kierkegaard. Toutes ces visions divergentes constituent pourtant les différentes étapes d'une même découverte car, selon Merleau-Ponty, elles posent toutes sans exception que « *l'être-sujet est peut-être la forme absolue de l'être.* »<sup>10</sup>

La spécificité d'Emmanuel Mounier réside dans sa grande sensibilité à la dimension communautaire de la vie personnelle. Sa pensée a d'ailleurs pu être qualifiée de "Personnalisme communautaire". Il conçoit la personne comme être engagé dans une communauté, en opposition à l'individu, être isolé.

### I.2.2. L'EXISTENCE INCORPORÉE

L'homme est une personne en tant que corps et esprit, indissociablement, totalement. Façonnée par un environnement physique et humain, la pensée de la personne est influencée par des conditionnements physiques et psychologiques. Mais l'homme n'est pas plus soumis à ces déterminismes qu'il ne l'est à la nature. Par la science et la technologie, il rompt avec la nature en agissant sur elle. Et toujours grâce aux découvertes des sciences, humaines en l'occurrence, il comprend que les déterminismes – physiques, biologiques,... - loin de

---

<sup>9</sup> MOUNIER Emmanuel, *Le personnalisme*, Coll. "Que sais-je ?" n°395, PUF, 1949 pour la 1<sup>ère</sup> édition, 2001 pour l'édition actuelle (17<sup>ème</sup>), p. 3

<sup>10</sup> cité par ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS dans l'article "Personne (Philosophies de la)"



constituer une aliénation fatale, lui donnent des points d'appui pour ouvrir et exercer sa liberté.

En fait, la personne créatrice émerge de deux tendances opposées : l'une vers la dépersonnalisation, et l'autre vers la personnalisation. La tendance vers la dépersonnalisation est à l'œuvre quand l'audace se mue en sécurité et l'invention en automatismes : elle tend à éroder la vie dans ce qu'elle a de créatif. La tendance vers la personnalisation est à l'œuvre depuis la naissance de l'univers : elle a été préparée par l'histoire de l'univers, de la formation des atomes à l'apparition de la vie, et elle ne prend véritablement sens que par l'apparition de la conscience, l'homme.

Le personnalisme s'oppose ainsi à la fois à tout idéalisme moral, qui réduirait la matière à une vue de l'esprit, et à tout idéalisme scientifique, qui dissoudrait le sujet personnel dans un tissu de déterminismes objectifs. Pour la personne, le corps est une matérialité qui reste irréductible à une entière et totale perception de la conscience, mais il est aussi médiateur de la vie de l'esprit : c'est par le corps que la personne existe en tant que sujet, présente à elle-même, au monde et aux autres personnes. Tout comme Nietzsche, le personnalisme remet le corps à l'honneur. Mais là où Nietzsche, dans sa philosophie "à coup de marteau", va jusqu'à nier l'existence de l'âme en tant que telle, Mounier reconnaît la double dimension spirituelle et corporelle de l'homme.

En étant à la fois un corps et un esprit, la personne est un être qui vit en constante tension entre son intériorité et son extériorité. Elle fonctionne comme un cœur qui bat, par flux et reflux.

### **I.2.3. LA CONVERSION INTIME ET LA VOCATION**

La vie de la personne est caractérisée par le battement d'une vie intérieure et secrète, où elle distille sa recherche pour ensuite mieux communiquer. L'homme, s'il peut vivre comme une chose, c'est-à-dire dans l'immédiateté, est aussi capable d'une vie personnelle caractérisée par la possibilité de se reprendre, de se ressaisir, de porter un regard sur lui-même et sur ses actes. Ce mouvement méditatif a pour but la conversion des forces : c'est une conquête active.

La personne est "non inventoriale" en ce qu'il reste toujours en elle quelque chose de secret, une présence active et infinie, que nul ne peut sonder, même pas la personne elle-même. Mais cette part du plus intime de la personne est absolument nécessaire à son existence, en même temps qu'il serait mortifère de chercher à s'y complaire constamment. Cette part d'intimité et de privé doit être simple et accueillante. Elle est un lieu de ressourcement : la conscience intime de la personne est un lieu inaccessible et secret, mais qui rayonne pour le monde entier.

La personne cherche constamment à s'unifier, à convertir toutes ses forces, entre affirmation et négation successive de soi :

*« Se ramassant pour se trouver, puis s'étalant pour s'enrichir et se trouver encore, se ramassant à nouveau dans la dépossession, la vie personnelle, systole, diastole, est la recherche jusqu'à la mort d'une unité pressentie, désirée, et jamais réalisée. »<sup>11</sup>*

Cette unification n'est pas donnée ou purement acquise, et elle n'est pas pleinement réalisable. Elle est fondamentalement une tension, et elle ne peut naître qu'à partir d'une double prise de conscience par la personne : celle de son caractère absolument unique entre toutes les autres personnes, et celle de l'absolue égalité de toutes les personnes entre elles. Nul autre ne peut prendre ma place et tout autre m'est égal en dignité. Par la recherche constante de sa vocation, la personne échappe à toute vue à court terme, comme la recherche de l'intérêt immédiat, et s'achemine vers un idéal de gratuité. Il s'agit de permettre dans la société l'épanouissement des vocations librement choisies, condition du véritable respect de la personne :

*« C'est pourquoi, même dans la vie collective, le personnalisme donnera toujours le primat aux techniques d'éducation et de persuasion sur les techniques de pression, de ruse ou de mensonge : car l'homme ne va bien que là où il va avec tout lui-même. »<sup>12</sup>*

Ainsi selon Emmanuel Mounier, la catégorie mentale de la "personne" est celle qui dit de la façon la plus complète ce qu'est l'homme. C'est un être à la fois corps et esprit, tirillé entre intériorisation et extériorisation, et qui a besoin de ces deux mouvements pour vivre. En effet, ils peuvent aussi bien la scléroser que l'épanouir. La personne fait des aller-retours entre son être intérieur et le monde extérieur, et c'est dans l'équilibre entre les deux qu'elle peut s'épanouir. Il s'agit de ne tomber ni dans le piège de la retraite excessive, dans laquelle on rumine, on se renferme, ni dans celui de l'activisme où finalement on se perd soi-même. Comme l'écrit Mounier : *« Il ne faut pas tant mépriser la vie extérieure : sans elle la vie intérieure devient folle, aussi bien que sans vie intérieure, elle délire de son côté. »<sup>13</sup>*

Dans cette première partie, c'est donc la conception même de l'homme chez Nietzsche et chez Mounier que nous avons abordé. Nous en sommes cependant principalement resté à la pensée de l'être humain en temps qu'individualité. Comment est-ce que ces deux penseurs pensent l'homme en relation avec ses semblables ? Est-ce que pour être vraiment homme l'être humain, surhomme ou personne, doit se définir en opposition, en collaboration, en coopération, ... avec le reste du genre humain ? C'est ce que nous allons maintenant esquisser dans cette deuxième partie : comment Nietzsche et Mounier établissent-ils leur modèle d'humanité du point de vue de l'interrelation entre les êtres humains.

---

<sup>11</sup> MOUNIER Emmanuel, *Le personnalisme*, Coll. "Que sais-je ?" n°395, PUF, 1949 pour la 1<sup>ère</sup> édition, 2001 pour l'édition actuelle (17<sup>ème</sup>), p. 53

<sup>12</sup> *ibid.*, p. 54

<sup>13</sup> *ibid.*, p. 56

## *Deuxième partie*

### *L'homme et sa relation aux autres*

Après nous être penchés sur les deux concepts de surhomme et de personne en tant que tels, intéressons-nous maintenant à la façon dont Nietzsche et Mounier conçoivent cet être humain pleinement aboutit dans sa relation aux autres. Il n'est pas question ici de faire une étude exhaustive mais bien de donner quelques éléments significatifs des deux pensées en présence qui, pour partiels qu'ils sont, ont pour ambition de présenter les choses le plus honnêtement possible.

#### **II.1. Le surhomme : une construction autonome**

Nietzsche ne conçoit pas son surhomme comme complètement déconnecté de l'humanité et du cosmos. Reste que l'avènement du surhomme, le passage pour un être humain donné de l'état de simple homme à celui de surhomme est fondamentalement une tâche qui se mène en solitaire, malgré les autres, contre les autres, et rarement grâce aux autres. Le surhomme est une telle affirmation de lui-même qu'il laisse peu de place pour les autres.

##### **II.1.1. ESCLAVE OU MAÎTRE ?**

La distinction qu'opère Nietzsche entre l'homme et le surhomme ne concerne en rien une quelconque hiérarchie sociale, mais bien plutôt une différence d'attitude face à la vie. Pour lui, l'humanité se partage entre les faibles, qui ont une mentalité d'esclave, et les forts, qui ont une mentalité de maître. Alors que les esclaves cherchent à suivre un chemin qui leur a été enseigné par d'autres, les maîtres ont une attitude noble et créatrice, sans référence aucune à quelque système que ce soit. Ils ont pleinement tiré les conclusions de la mort de Dieu. La différence est dans la force d'âme. Alors que les maîtres agissent, les esclaves ne font que réagir. Et comme ils ne peuvent rivaliser avec les maîtres sur le champ de l'excellence, ils cherchent à ériger leur médiocrité comme valeur suprême. Ainsi les esclaves cherchent à empêcher l'épanouissement des maîtres. Pour Nietzsche, ce sont ces mentalités esclaves qui sont à l'origine de la religion et de la morale, qui cherchent à contrer la volonté de puissance des âmes les plus nobles, celles des maîtres. Comme il l'écrit dans *Le Gai Savoir* : « *C'est toujours là où manque le plus la volonté que la foi est le plus désirée, le plus nécessaire ; car la volonté, étant le ressort du commandement, est le signe distinctif de la maîtrise et de la force.* »<sup>14</sup>

---

<sup>14</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Le Gai Savoir* (1882), Gallimard, 1982, § 347

Le système de valeur nietzschéen ne s'articule donc plus de façon universelle, mais bien en fonction de la qualité de la volonté de puissance de la personne concernée. Une âme noble n'a pas à se soumettre aux mêmes règles qu'une âme servile. Le critère qui vient remplacer la moralité est un critère esthétique : la beauté de l'acte posé. Et c'est un appel à un continuel dépassement de soi que de devenir un surhomme. La répétition est à bannir dans un système qui élève la volonté de puissance créatrice en valeur suprême. Si on reprend la triple métamorphose (chameau → lion → enfant), c'est l'enfant qui crée ses propres valeurs, et ces actes posés deviennent la source des actes suivants, dans une croissance vers l'excellence et la pleine réalisation de soi.

### II.1.2. LE RENVERSEMENT DE L'AMOUR DU PROCHAIN ET DE LA MORALE

Dans cette vision de l'homme, quelle place laisser à l'autre dans ma construction personnelle ? *A priori*, il ne peut qu'être un obstacle à mon plein épanouissement. D'ailleurs Nietzsche, dans son attaque en règle contre le christianisme, remet en cause l'idée même d'amour du prochain, en tout cas telle qu'il l'a comprise.

Selon lui, cet amour du prochain ressort de la compassion et de la pitié qui sont le produit de la mentalité des esclaves. Le fort s'affirme lui-même non comme le prochain mais comme le lointain, avec fierté et égoïsme. Ce sont les faibles, incapables de rivaliser avec les forts, qui les qualifient de mauvais, méchant, cruel..., eux qui ne sont en fait qu'indifférents. Le commandement de l'amour des chrétiens n'est en fait qu'une forme déguisée de l'appel à la vengeance contre les forts. Alors que le fort aime ses ennemis, ses "lointains", car ils sont une épreuve qui lui permet de s'affirmer et de grandir, le faible, et le chrétien est le faible par excellence, doit aimer son prochain, et même ses ennemis pour en retirer quelques mérites et mieux leur signifier leur méchanceté. L'amour chrétien a finalement pour but de provoquer l'amour de l'autre sur soi-même : il n'est que le détour d'un amour de soi insuffisant pour s'affirmer lui-même : « *Votre amour du prochain, c'est votre mauvais amour de vous-mêmes.* »<sup>15</sup>

Qu'est-ce que propose Nietzsche ? Quelle place pour l'amour dans le surhomme ? Le surhomme ne peut se construire sans qu'émerge ce qu'il y a de plus terrible, en positif et en négatif, dans l'humain. Face au modèle chrétien de l'humain domestiqué, craintif et pitoyable, le surhomme est cet homme qui se construit pleinement lui-même, en renversant allègrement toutes les barrières préétablies et en ne réprimant aucunes de ses puissances. Bien sûr, cet avènement passera par une sorte de barbarie, car le surhomme ne s'embarrasse pas de tout sacrifier, y compris autrui, à sa volonté de puissance. Mais le but à atteindre est une barbarie cultivée, « *c'est-à-dire la synthèse d'une richesse de forces et d'une prodigalité d'instincts assez grandes pour se dominer sans avoir besoin de se réprimer.* »<sup>16</sup> Ce surhomme serait quelque chose comme une synthèse de Jésus de Nazareth et de Jules César : un grand amoureux qui honorerait ses ennemis et se tiendrait à distance des médiocres, qui donnerait non par compassion mais par surabondance de richesses,...

<sup>15</sup> NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), Gallimard, 1971, cité par GRANDJEAN Antoine, *Faut-il aimer son prochain ?*, in *Le Nouvel Observateur* hors-série n°48 (sept.-oct. 2002), p. 88

<sup>16</sup> GRANDJEAN Antoine, *Faut-il aimer son prochain ?*, in *Le Nouvel Observateur* hors-série n°48 (sept.-oct. 2002), p. 88

Comme nous l'avons vu précédemment, la prise de conscience de la mort de Dieu implique un renversement total de toutes les valeurs qui étaient liées à l'existence de Dieu, et plus précisément du Dieu des chrétiens. Plus aucune valeur ne peut échapper à cette remise en cause générale. Nietzsche conduit une attaque en règle contre la morale, avec un tel acharnement qu'on peut se demander s'il n'est pas lui-même atteint par ce ressentiment dont il taxe les faibles. Toute morale est une manipulation d'une partie de la population par une autre, et son principe est le ressentiment des faibles. Elle est refus du monde tel qu'il est : les préceptes moraux font référence à un bien qui lui-même est référé à un monde idéal, et donc pour Nietzsche irréel. Ce que Nietzsche veut mettre à la place de la morale, c'est un fabuleux "oui" à la vie, à la réalité, au monde tel qu'il est. C'est la "belle humeur" ou "gaieté d'esprit" (*Heiterkeit*) qu'il promet au rang de vertu première. Comme l'écrit Éric Blondel :

*« Cette belle humeur est à la fois une approbation et un amour, [...] une acceptation joyeuse, un gai savoir de l'inéluctable, du tragique, de l'horreur abyssale et énigmatique des choses. Le recours n'est pas dans la raison philosophique, mais dans la jubilation, la jouissance artistique, l'art consistant à faire jouer pleinement ses passions. »<sup>17</sup>*

### II.1.3. QUELLE RELATION À AUTRUI ?

Dans cette vision de réalité que nous propose Nietzsche, qu'est-ce qui en ressort des relations entre les hommes ? Il ne semble pas que la relation à autrui puisse se vivre sur un autre mode que celui de la concurrence. Le type d'homme accompli que nous présente Nietzsche est un homme qui réalise pleinement ses potentialités, même si cela peut parfois l'amener à nuire à l'un de ses semblables. Le but n'est pas là, et il faut bien le comprendre : Nietzsche ne cherche pas à justifier un quelconque ordre naturel, une quelconque hiérarchie sociale qui permettrait de justifier l'asservissement d'un groupe humain par un autre. Le surhomme nietzschéen n'est ni un concept politique, ni un concept sociologique, ni un concept biologique.

Le surhomme n'a pas vocation à lutter contre son semblable. Reste que la lutte est inévitable entre les différentes volontés de puissance. Les relations entre les hommes ne doivent plus se régler sur la base de normes, sur la base de références plus ou moins directes au Bien et au Mal. Il n'est plus question que de plus ou moins grande volonté de puissance : ce qui est conforme à ma volonté de puissance, voilà ce qui est bon pour moi. Il n'y a plus de valeurs qui s'imposeraient à l'ensemble d'un groupe social, il n'y a plus qu'une immense autonomie de chaque homme.

En fait, les surhommes pleinement réalisés deviendraient semblables à des dieux complètement détachés des soucis de ce monde, puisqu'ils les auraient pleinement assumés et seraient pleinement devenus eux-mêmes. Ils auraient pleinement réalisé leur volonté de puissance. On voit bien que dans ce schéma les autres deviennent quantité négligeable.

Dans la pensée nietzschéenne, l'autre n'a que peu de place dans la réalisation plénière de soi-même. Au mieux, il est un adversaire à ma taille auquel je peux me confronter et donc à

---

<sup>17</sup> BLONDEL Éric, *Faut-il "tirer sur la morale" ?*, in *Le Nouvel Observateur* hors-série n°48 (sept.-oct. 2002), p. 41

partir de la lutte avec lequel je peux me construire. Au pire, il n'est qu'un faible que je néglige et qu'aucune morale ne peut m'obliger à protéger ou à aimer. S'il s'avère être un obstacle sur ma route vers mon plein épanouissement de surhomme, il me faut lui passer sur le corps. Qu'en est-il d'un point de vue personnaliste ?

## II.2. Une construction sur la relation à l'autre

Alors qu'il semble bien que pour Nietzsche la construction du type d'homme idéal soit avant tout une œuvre individuelle, la pensée personnaliste, surtout dans la ligne de Mounier, ne peut concevoir l'homme que comme être en relation, être-avec (*Mitsein*), pour reprendre l'expression d'Heidegger. Fondamentalement, le personnalisme est une éthique : il s'agit de construire un "vivre-ensemble".

Pour aborder cette aspect fondamental de la pensée personnaliste, nous aborderons la personne sous quatre angles qui nous permettront d'en avoir une vision aussi complète que possible dans les limites de notre exercice. Ces quatre éléments sont inhérents au concept même de personne et définissent ses relations avec autrui : le souci de soi, le souci d'autrui, le souci de l'institution et l'engagement.

Pour les trois premiers éléments de ce développement nous ferons principalement référence à un article de Paul Ricœur publié dans le numéro de mars-avril 1990 de la revue "*Esprit*"<sup>18</sup>, incontournable quand on veut parler du personnalisme aujourd'hui. Ricœur prend pour point de départ de sa réflexion le concept d'*éthos* qu'il définit de la façon suivante : « [...] *éthos* : *souhait d'une vie accomplie – avec et pour les autres – dans des institutions justes.* »<sup>19</sup> Par le biais de cette définition de l'éthos, qui fait la synthèse de ce qu'est la personne, nous allons pouvoir étudier en quels termes se construit la relation entre personnes.

### II.2.1. LE SOUCI DE SOI

La première partie de la définition que nous donne Ricœur inscrit l'éthique personnaliste dans la profondeur du désir de la personne : « ... *souhait d'une vie accomplie...* ».

Il ne s'agit pas d'abord d'un quelconque impératif moral ou autre, mais bien du désir le plus profond qui puisse se trouver chez chaque être humain : réussir sa vie, avoir une vie accomplie et donc heureuse. Là est bien le point de départ de toute la réflexion : il ne pourrait être question d'autrui ou d'institution s'il n'y avait pas d'abord un sujet capable de s'estimer soi-même, d'agir intentionnellement, d'avoir une attitude réflexive par rapport au monde qui l'entoure en inscrivant ses propres intentions dans le cours du monde.

---

<sup>18</sup> RICŒUR Paul, *Approches de la personne*, in *Esprit*, n°160 (mars-avril 1990), pp.115-130

<sup>19</sup> *ibid.*, p. 116

Mais ne nous méprenons pas : il ne s'agit pas ici d'un sujet égoïste. Quand Ricœur parle d'estime de soi, c'est dans une optique pleinement réflexive : il ne peut y avoir de relation à une autre personne si je ne "soupçonne" pas en elle une capacité équivalente à la mienne de s'estimer elle-même. Cette estime de soi concerne en fait tous les sujets possibles : je ne peux parler à quelqu'un ou parler de quelqu'un sans supposer d'abord chez ces personnes la même estime de soi que j'ai pour moi-même.

Le mouvement premier de la personne est donc la prise de conscience, le souci de soi et de tous les "soi" qui l'entoure.

## II.2.2. LE SOUCI D'AUTRUI

La deuxième partie de la définition que Ricœur donne de l'*éthos* nous plonge dans la prise en compte de l'altérité : « ... avec et pour les autres... ».

Il s'agit de reconnaître les autres comme des personnes absolument égales en dignités, mais absolument non substituables les unes aux autres. Ce mouvement est en lien avec le premier mouvement de la reconnaissance de soi et des autres comme des "soi", au point qu'on peut se demander lequel des deux mouvements est antérieur à l'autre : est-ce que je me reconnais d'abord comme sujet, pour ensuite reconnaître en l'autre un sujet, ou bien est-ce le regard de l'autre sur moi qui me fait prendre conscience de ce que je suis ? Cela ressemble à la question de l'œuf et de la poule ! Il est un fait que l'être humain ne peut se construire qu'en réaction avec son environnement humain et matériel. C'est maintenant un poncif que de faire appel aux différents cas d'enfants sauvages comme exemple. Sans le vis-à-vis d'autres humains, d'autres personnes, je ne puis moi-même me construire ni même prendre conscience de qui je suis pleinement.

Paul Ricœur, pour traduire ce mouvement, utilise le beau mot de sollicitude : « *Autre mon semblable, tel est le vœu de l'éthique à l'égard du rapport entre l'estime de soi et sollicitude.* »<sup>20</sup> Cette relation du soi à l'autre est fondamentalement une recherche d'égalité, dont la forme la plus aboutie est l'amitié. C'est dans l'amitié que se réalise le plus pleinement cette égalité entre deux insubstituables, à la fois pleinement égaux, et pleinement insubstituables. Reprenons d'un point de vue personnaliste la relation entre faibles et forts chère à Nietzsche. Dans la pensée personnaliste telle qu'elle est développée par Mounier et Ricœur, la relation qui s'établit entre les deux doit viser à ce que chacun apprenne de l'autre, y compris à ce que le fort apprenne du faible, reçoive de lui dans un mouvement de compassion, dans la réciprocité de l'échange et du don. Le vivre ensemble ne peut se construire que dans ce type de relation. Mais Ricœur ne parle pas ici d'une obligation morale : cette attitude est pleinement en adéquation avec l'essence de la personne humaine.

---

<sup>20</sup> *ibid.*, p. 117

### II.2.3. LE SOUCI DE L'INSTITUTION

La dialectique de l'éthos ne se borne pas à un simple binôme souci de soi / souci d'autrui. Ricœur introduit le souci de l'institution, autrement dit le souci de la justice dans les institutions. En introduisant ce troisième terme, Ricœur vient compléter la dialectique première de Mounier qui était à deux termes : personne / communauté. Il s'agit bien de compléter et non de réfuter car ce troisième terme est en germe dans les deux premiers.

De fait, on peut se poser la question : que vient faire ce « ... *dans des institutions justes.* » dans la définition de Ricœur. C'est que pour lui il ne peut y avoir l'un des deux premiers termes sans ce troisième. La relation à l'autre ne peut se construire seulement sur le modèle de l'amitié : il faut l'élargir à l'ensemble des personnes, et c'est pourquoi Ricœur a recouru au concept de "chacun". Qu'est-ce que cela ? « *L'autre est le vis-à-vis sans visage, le chacun d'une distribution juste.* »<sup>21</sup> Ce chacun, ce sont toutes les autres personnes que je ne peux rejoindre directement, et donc avec lesquelles je ne peux être en relation directe. Je ne peux les rejoindre que par le biais d'institutions. Voilà donc l'importance des institutions justes : elles sont les prolongements de chaque personne dans sa relation aux autres personnes. L'aide que j'apporterais à mon prochain dans le besoin, puisque tous les hommes ne peuvent physiquement pas être mes prochains, c'est aux institutions de le faire, et c'est à moi de contribuer à établir ces justes institutions. Toute institution est un système de (re)distribution : c'est en cela qu'on parle de justice distributive. Le "chacun" vient compléter le prochain : grâce à lui, on comprend mieux l'universalité de la solidarité entre personnes humaines. Et d'un point de vue chrétien, on comprend le sens profond de l'appel du Christ à l'amour du prochain.

### II.2.4. L'ENGAGEMENT

Au regard de cette importance des institutions dans la relation entre les personnes, on comprend facilement comment la personne ne peut qu'être engagée dans la société. Nous quittons ici Ricœur pour revenir à Mounier, mais l'engagement est un thème cher à tous les membres de l'école du personalisme communautaire de ce dernier. Il y consacre d'ailleurs un chapitre entier dans le "Que sais-je ?" déjà cité où il écrit : « *Une théorie de l'action n'est donc pas un appendice au personalisme, elle y occupe une place centrale.* »<sup>22</sup>

Mais de quelle action s'agit-il ? Tout d'abord, toute action suppose la liberté de la personne agissante ainsi que sa responsabilité. Elle est tributaire de la compréhension que la personne se fait du sens du monde, ainsi elle peut donner lieu à toutes les déviations : choix arbitraire individuel de ses propres valeurs, et donc fidélité précaire ; refus de l'engagement face à un monde qu'on ne comprend pas ou qu'on perçoit sans sens ; délire d'actions quand la seule norme fixée est celle d'une vie (pseudo) intense...

En fait, l'action comporte quatre dimensions : le faire (*ποιειν*), l'agir (*πραττειν*), l'action contemplative (*θεωρειν*) et la dimension collective. Le faire, c'est l'action économique qui est action de l'homme sur les choses et action de l'homme sur l'homme. C'est

<sup>21</sup> *ibid.*, p. 118

<sup>22</sup> MOUNIER Emmanuel, *Le personalisme*, Coll. "Que sais-je ?" n°395, PUF, 1949 pour la 1<sup>ère</sup> édition, 2001 pour l'édition actuelle (17<sup>ème</sup>), p. 93



par la politique que l'économique s'articule avec l'éthique. L'apolitisme qui fuit ce champ d'action est pour Mounier une « désertion spirituelle »<sup>23</sup>. L'agir, c'est l'action qui vise à construire l'agent, c'est la formation. Et ce qui est ici déterminant, ce n'est pas ce que fait l'agent : c'est comment il le fait, et ce qu'il devient en le faisant. C'est l'authenticité qui est recherchée. L'action transforme la personne, et l'action découle de l'idéal que l'on se donne : « *Les banlieues d'un monde individualiste ne ressemblent pas à un village chrétien, ni à une cité collectiviste, fussent-ils bâtis au même emplacement. Et l'on a pu montrer que les religions donnent forme aux paysages et aux maisons autant, sinon plus, que les conditions matérielles.* »<sup>24</sup> L'action contemplative occupe toute la personne et recherche la perfection et l'universalité par l'action indirecte ou directe. La dimension collective ne nécessite pas de développements supplémentaires : on a suffisamment montré en quoi la personne ne pouvait se comprendre que dans un faisceau de relations, il en est aussi de même pour son action.

Cette rapide géographie de l'action que nous avons brossé amène à une théorisation de l'engagement qui se situe entre un pôle politique et un pôle prophétique. Toute action se situe nécessairement entre ces deux pôles. Il faut être homme d'aménagement et de compromis (pôle politique) tout en étant homme de méditation et d'audace (pôle prophétique). S'il faut attendre des situations parfaites, et en particulier des causes parfaites, pour s'engager, autant renoncer à agir : « Ne nous engageons jamais que dans des combats discutables sur des causes imparfaites. Refuser pour autant l'engagement, c'est refuser la condition humaine. » Car là est bien le fond de la question : il n'est pas de perfection dans notre humanité. L'abstention politique est illusoire : en s'abstenant, on fait toujours le choix politique du pouvoir en place. Il s'agit pourtant d'être le plus possible fidèle à ses valeurs. C'est d'ailleurs de la tension qui existe entre l'imperfection de la cause et sa fidélité aux valeurs que l'engagement puise sa force créatrice. La tension de la conscience nous met dans un état de vigilance critique, à l'abri de tout fanatisme.

Nous voyons bien ainsi en quoi autrui est absolument indispensable pour le plein épanouissement de la personne. La personne est un être en relation, elle est même un être de relation. Elle ne peut se construire que dans le dialogue avec d'autres personnes et elle doit s'engager dans le monde pour l'établissement d'une société, d'institutions capables de favoriser le plein épanouissement de chacun. La difficulté est qu'aujourd'hui aucune société n'a réussi à atteindre cet objectif.

L'opposition entre Nietzsche et le personnalisme de Mounier apparaît peut-être plus nettement dans cette deuxième partie que dans la première. Ces deux courants de pensées, puisqu'ils ont tous les deux réfuté le terme de "système", nous offrent deux visions de l'humanité pour le moins contrastées. Nietzsche porte un regard démystificateur sur le monde, dont il ne veut percevoir que la froide réalité : balayons les idéaux qui nous empêchent de nous réaliser pleinement dans ce monde-ci, qui brident nos élans créateurs. À chacun d'aller de l'avant, de réaliser ses potentialités individuelles. Mounier nous invite à construire un monde solidaire de personnes en relations les unes avec les autres, ayant le souci de ne laisser

---

<sup>23</sup> *ibid.*, p. 96

<sup>24</sup> *ibid.*, p. 97

personne sur le bord du chemin. Pour Mounier, il ne peut y avoir de pleine réalisation d'un être humain sans qu'il ne s'engage pour aider ses frères.

Comment ces deux courants de pensée nous parlent-ils aujourd'hui ?

## *Synthèse et perspectives* ***Nietzsche disqualifié ?***

Il semble bien que notre société occidentale se retrouve plutôt dans la perspective nietzschéenne. En effet, l'athéisme, sinon théorique, du moins pratique, gagne du terrain. La valeur, si on peut l'appeler ainsi, qui tend à devenir la seule valeur suprême est celle du respect. Mais de quel respect parlons nous ? Le respect de la dignité de toute personne humaine, quelle qu'elle soit ? Ce serait trop beau. Il s'agit bien plutôt d'une sorte de revendication d'un droit absolu à l'autodétermination : respecte mes choix, et je respecterai les tiens. En fait, nous sommes face à une absolue relativisation des valeurs et des normes, du bien et du mal. La triste emblème de notre société ne serait-elle pas cette émission, un des plus haut taux d'Audimat du service public, intitulée "C'est mon choix !"

Nous sommes loin du surhomme que Nietzsche appelait de ses vœux. Où est l'enfant pleinement et purement créateur qui devait succéder au lion ? Où est cet âge d'or où l'homme, enfin débarrassé des brumes de l'obscurantisme chrétien, allait pleinement épanouir toutes ses volontés de puissance ? On peut se dire qu'il n'est pas encore réalisé, que l'obscurantisme n'est pas complètement mort, qu'il faut encore faire prendre conscience aux gens que Dieu est mort et que cela implique le renversement des valeurs. Mais si la question n'était pas là ? Est-ce que Nietzsche ne se serait pas trompé ? J'ai conscience de ce que cette question peut avoir de présomptueux. Mais et si le surhomme n'était qu'un mythe de plus ? Cela n'empêche pas à l'analyse nietzschéenne d'avoir toute sa pertinence pour interroger nos attitudes et nos croyances, notamment dans notre relation à Dieu, nous les chrétiens. Mais qui a rencontré un surhomme ? Il ne me semble pas que l'humanité ait encore donné naissance à ce type d'homme forgé par Nietzsche.

Notre société occidentale a emprunté le chemin tracé par Nietzsche, de façon plus ou moins consciente. Depuis Nietzsche, des penseurs, des philosophes, des politiques, se sont ingéniés à renverser les valeurs établies, pour faire court, par le judéo-christianisme. Notre République française s'est donné en remplacement le triple idéal de "Liberté - Égalité - Fraternité". La liberté est à peu près conquise, même si on peut se demander s'il peut y avoir liberté dans la précarité. Mais pour ce qui est de l'égalité et de la fraternité, nous en sommes encore loin. Comment construire cette égalité et cette fraternité quand dans le même temps on met en avant comme valeur suprême un individualisme forcené qui relativise toute valeur extérieure ?

Le modèle de relations interpersonnelles et de construction active d'une société plus juste que propose le personnalisme me semble beaucoup plus en phase avec à la fois les aspirations profondes de nos contemporains, les valeurs du christianisme, et les idéaux de la république. Encore faut-il avoir le courage de mettre à bas tout un édifice individualiste qui s'avère foncièrement mortifère. Ce qui disqualifie l'analyse nietzschéenne, c'est l'inopérance de sa phase créatrice.

Reste à promouvoir par tous les moyens de l'engagement la dignité inaliénable de la personne humaine et le modèle de société qui lui correspond.

## *Bibliographie*

- ✓ MOUNIER Emmanuel, *Le personnalisme*, Coll. "Que sais-je ?" n°395, PUF, 1949 pour la 1<sup>ère</sup> édition, 2001 pour l'édition actuelle (17<sup>ème</sup>)
- ✓ NEUSCH Marcel, *Aux sources de l'athéisme contemporain*, Coll. Foi Vivante n°329, Le Centurion, 1993
- ✓ RICŒUR Paul, *Meurt le personnalisme, revient la personne*, in Esprit, n°73 (janvier 1983), pp.113-119
- ✓ RICŒUR Paul, *Approches de la personne*, in Esprit, n°160 (mars-avril 1990), pp.115-130
- ✓ SICHÈRE Bernard, *Seul un Dieu peut encore nous sauver – Le nihilisme et son envers*, Coll. "DDB/Philosophie", DDB, 2002
- ✓ VALADIER Paul, *Nietzsche l'athée de rigueur*, DDB, 1975
  
- ✓ Collectif sous la direction de TINLAND Olivier, *Nietzsche – il a pensé le chaos du monde moderne*, Le Nouvel Observateur hors-série n°48 (sept.-oct. 2002)
  
- ✓ ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS : articles
  - ✦ MOUNIER (Emmanuel) 1905-1950
  - ✦ NIETZSCHE (Friedrich) 1844-1900
    - Le Gai Savoir, Friedrich Nietzsche, 1882
    - Généalogie de la Morale, Friedrich Nietzsche, 1887
  - ✦ Personne (Philosophies de la)

## *Index*

- |  |  |
|--|--|
| <p style="text-align: center;"><b>A</b></p> <p><i>Ainsi parlait Zarathoustra</i>, 5, 12</p> <p style="text-align: center;"><b>B</b></p> <p>Blondel, 13</p> <p style="text-align: center;"><b>D</b></p> <p>Descartes, 8</p> <p style="text-align: center;"><b>E</b></p> <p><i>Esprit</i>, 4, 14</p> <p style="text-align: center;"><b>G</b></p> <p>Goethe, 6<br/>Grandjean, 6</p> <p style="text-align: center;"><b>H</b></p> <p>Heidegger, 14</p> <p style="text-align: center;"><b>I</b></p> <p>Incarnation, 8</p> <p style="text-align: center;"><b>J</b></p> <p>Jésus de Nazareth, 12<br/>Jules César, 12</p> <p style="text-align: center;"><b>K</b></p> <p>Kierkegaard, 8</p> <p style="text-align: center;"><b>L</b></p> <p><i>L'Antéchrist</i>, 5<br/><i>Le Gai Savoir</i>, 5, 11</p> | <p style="text-align: center;"><b>M</b></p> <p><i>Le personnalisme</i>, 8, 10, 16</p> <p>Maine de Biran, 8<br/>Merleau-Ponty, 8<br/>Mounier, 4, 5, 7, 8, 9, 10</p> <p style="text-align: center;"><b>N</b></p> <p>Nietzsche, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 13</p> <p style="text-align: center;"><b>P</b></p> <p>Pascal, 8<br/><i>persona</i>, 8<br/>Platon, 5</p> <p style="text-align: center;"><b>R</b></p> <p>Renouvier, 7<br/>Ricœur, 14<br/>Rousseau, 8</p> <p style="text-align: center;"><b>S</b></p> <p>Scheler, 4</p> <p style="text-align: center;"><b>T</b></p> <p>Trinité, 8</p> <p style="text-align: center;"><b>V</b></p> <p>Valadier, 7</p> <p style="text-align: center;">□</p> <p><i>προσωπον</i>, 8</p> |
|--|--|